

Quels malheurs ont donc frappé cette noble et sainte femme ?
Quels malheurs nous menacent encore ?

XIII

JEAN BRUNEAU

Cependant, sa conversation avec la « petite duchesse » avait rassuré Mme Lapière jusqu'à un certain point, tout en l'affligeant.

Elle ne connaissait rien des événements accomplis.

Tout ce qu'elle savait c'est que le duc et la duchesse avaient quitté l'hôtel de Neuilly et que Mlle de Kandos l'avait également quitté.

La lettre dont Annette avait parlé à sa mère, et que la Mariquita s'était engagé à faire parvenir à son adresse, avait prévenu Gaston.

Voici d'ailleurs le texte cette lettre :

« GASTON,

« Je suis obligée de m'éloigner pour quelque temps.

« Je ne cours aucun danger, et vous recevrez de mes nouvelles.

« Soyez calme.

« Ne faites pas de démarche imprudente.

« J'ai besoin de tout mon courage et de toute ma force.

« Nous nous reverrons, je te le jure !

« Quand ?

« Je l'ignore !

« Je t'aime !

« ANNETTE. »

Cette lettre avait bouleversé le jeune homme.

Que s'était-il passé ?

Sachant ce qu'il savait par les confidences d'Annette, il avait entrevu quelque chose de la vérité, ou, plutôt, son imagination lui avait fait craindre les événements les plus tragiques et les plus effrayants.

Sans tenir compte des recommandations de la lettre, il était parti comme un fou.

Il s'était rendu à Neuilly, pour voir la duchesse, se disant que par elle, il aurait des renseignements sûrs et positifs.

L'hôtel était vide !

Et ce brusque départ, cette disparition, pour mieux dire, d'une famille entière, avait achevé de pousser au paroxysme ses angoisses d'amoureux.

Qu'était devenue Annette ?

Pourquoi avait-elle fui ?

Était-elle avec le duc et la duchesse ?

Était-elle partie seule ?

Le coup lui fut d'autant plus cruel, qu'il le frappait au moment où la joie et l'espoir remplissaient son cœur ; au moment où il venait d'écrire au duc :

« Je suis prêt à épouser Mlle Annette de Kandos ! »

Du moment où il l'acceptait, il savait que ce mariage était possible.

Et du moment où Annette, connaissant l'existence de Louis Orléans, consentait à porter ce nom, suppliant Gaston de n'être pas plus scrupuleux qu'elle-même, il pouvait calculer presque le jour où elle qu'il aimait serait à lui.

Tout à coup le bonheur lui échappait, où, du moins, il s'éloignait.

Tout à coup, il sentait, sans les connaître, que de graves événements menaçaient le bonheur qu'il croyait déjà posséder.

Il y avait de quoi l'effrayer, le désespérer.

Aussi, était-il rentré chez sa mère, après sa visite à Neuilly, dans un état d'agitation extrême.

Il avait beau la relire, la lettre d'Annette ne lui disait rien qui fût de nature à le rassurer, à l'éclairer.

Un instant, il eut cette peur horrible que la jeune fille, après y avoir réfléchi, n'eût reculé devant l'idée de s'unir au fils d'un assassin, d'un forçat échappé du bagne.

— C'est cela ! se dit-il. Après un premier mouvement d'enthousiasme et de passion, elle a envisagé la réalité.

Mon nom lui fait horreur... Elle voudrait, elle veut se dégager.

Insensé d'avoir cru qu'elle pouvait être ma femme !

Son père est complice du mien, pense-t-elle ! Qu'importe ? Il est duc ! Il s'appelait Paul de Kandos ! Il n'a jamais été flétri par la justice !...

Ah ! je le savais bien que je la perdrais, le jour où elle posséderait mon abominable secret !

Mme Lapière avait, en vain, essayé de calmer, de rassurer son fils.

Elle, non plus, elle n'avait pas foi !

Elle, non plus, elle ne croyait guère au bonheur, ni pour elle, ni pour les siens.

Ne pouvant tenir en place, il était sorti pour éprouver son orgueil moral, et briser son désespoir par la fatigue physique.

O'était alors que Louis Orléans s'était présenté, au sein de sa famille, suivant son expression ironique.

Restée seule, la pauvre femme songea à tout ce que nous venons de dire.

Tout à coup, un pâle rayon d'espérance anima son visage où se lisait la trace de toutes les douleurs.

La visite de Mme de Kandos, lui annonçant leur ruine et leur départ, cachant sa nouvelle demeure, demandant de l'ouvrage pour gagner son pain quotidien, expliquait la disparition d'Annette et l'étrangeté mystérieuse de sa lettre à Gaston.

Evidemment, il s'était produit quelque événement tragique, foudroyant, qui avait renversé cette famille des hauteurs qu'elle occupait.

Ce n'était donc pas la révélation du vrai nom de la famille Lapière qui séparait Gaston d'Annette.

Annette aimait toujours Gaston, ne rougissait pas de lui.

Au contraire, la ruine, le malheur ne pouvaient que la rapprocher de lui, en diminuant la distance sociale qui les séparait.

Cette idée fit du bien à la mère, car elle songea que cette idée mettrait un peu de baume sur la plaie saignante de son fils.

D'ailleurs, la demande de la petite duchesse prouvait sa quelle estime on les tenait.

O'était une marque de confiance et même d'affection.

Oui, Gaston se trompait sur l'interprétation de la conduite d'Annette.

Quelle joie, ou, tout au moins, quelle consolation pour lui ! Entrée dans cet ordre d'idées, Mme Lapière se sentit plus rassurée.

Du moment où le duc de Kandos était ruiné, ni lui ni les siens n'avaient plus rien à craindre de Louis Orléans,

Ce bandit ne pouvait tenir aux de Kandos que pour leur fortune.

La fortune partie, il les fuirait, lui aussi, comme la peste.